

ACADEMIE DE NIMES

MICHELE PALLIER

DISCOURS DE RECEPTION

précédé du

Discours de bienvenue

de Monsieur Henri HUGUES

Président de l'Académie

SEANCE DE L'ACADEMIE DU 16 OCTOBRE 2009

en son Hôtel, rue Dorée

DISCOURS DE BIENVENUE
DE MONSIEUR HENRI HUGUES
Président de l'Académie

Madame,

C'est pour moi une grande satisfaction et une joie réelle de vous accueillir parmi les membres de notre Académie. Soyez la bienvenue pour siéger au fauteuil de Maître Jean Ménard, académicien résident qui faisait partie du groupe des Indépendants. Nous lui avons conféré l'honorariat qu'il méritait amplement. Je salue sa fille, Madame Bouchard, et son gendre, présents ici cet après midi. Ils rapporteront à Maître Ménard ce que vous allez nous dire avec votre talent habituel. Je suis heureux aussi de saluer Mesdames Favre de Thierrens et Pallier, vos belles sœurs et vos trois enfants, Diane, diplômée d'HEC, banquière, Hubert, kinésithérapeute et Arnaud, ingénieur dans l'industrie aéronautique. Vous avez tenu à les réunir en ce jour où vous accédez à l'immortalité académicienne. Vos dix petits enfants sont restés à la maison. Sans doute auriez vous souhaité inviter d'autres parents ou amis. Mais, vous le savez, il est recommandé de ne pas surcharger le sol de ce salon. Il serait du plus mauvais effet que nous nous retrouvions subitement tous au rez de chaussée sans passer par l'escalier.

Depuis 1997, Madame Michelle Pallier, vous étiez correspondante de notre compagnie dont vous suiviez les séances avec assiduité comme celle de la Société d' Histoire du protestantisme et de la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine. Ces rencontres ainsi que celles de la kermesse de l'Église réformée de Vébron – Rousses, me permettaient de penser que je vous connaissais bien. Mais la date dont nous étions convenus pour la traditionnelle visite de courtoisie et de présentation m'a montré que j'ignorais nombre d'éléments essentiels sur votre famille, éléments qui expliquent votre cursus scolaire et universitaire. C'était le 9 mai dernier et notre conversation a porté, entre autre sujets, sur la retransmission en direct, la veille, par la télévision, de la cérémonie, voulue par le Président de la République sur la plage de la Nartelle, à l'Est de Sainte Maxime. C'était l'hommage de la nation à tous les soldats venus du Maghreb, d'Afrique Noire, de Madagascar, d'Indochine et aux Américains qui combattirent pour libérer la France. A la Nartelle et sur les plages varoises débarquèrent le 15 août 1944 et les jours suivants des milliers de combattants.

Vous m'avez dit « Savez-vous que le livre remis à Monsieur Sarkozy par le président des anciens combattants a été écrit par mon père, capitaine au 2e régiment de Cuirassiers ? Il s'intitule « *le 2eme Cuirassiers, les batailles de la Libération et la revanche 1944-1945* ». Je vous ai alors demandé le nom patronymique de votre père. Vous m'avez dit qu'il était le fils d'un comte russe, le colonel Kaminski, qui commandait un régiment d'artillerie dans le grand duché de Finlande quand avait éclaté la révolution de 1917 à Saint Petersburg. C'était encore la capitale de l'empire russe. Y habitaient son épouse, luthérienne venue d'une province balte, et leurs enfants.

Les Romanov ayant été arrêtés et exécutés, vos grands parents décidèrent de s'expatrier avec leurs enfants, dont votre père Alexandre, né en 1910 à Saint Petersburg. Ils sont d'abord partis à Londres puisque la grande guerre n'était pas terminée. Après l'armistice ils sont venus s'établir à PARIS comme de nombreuses familles russes qui avaient fui le régime soviétique.

Permettez-moi d'évoquer la vie d'Alexandre Kaminski. Dans l'*intelligentsia* russe, on parlait volontiers le français. Cela facilita l'accès du jeune Alexandre à l'enseignement secondaire et aux classes préparatoires. Dans les grandes familles il était aussi de tradition que les cadets embrassent la carrière militaire. Votre père n'y dérogea pas. S'étant fait naturaliser français, il prépara le concours d'entrée à Saint Cyr où il fut admis. A sa sortie de l'Ecole Spéciale Militaire il décida de suivre la formation des élèves officiers de l'Arme blindée et Cavalerie à Saumur. Au bal de Saint Cyr, il a rencontré une jeune et charmante parisienne, catholique et il l'épouse.

La première affectation du lieutenant Kaminski est dans un régiment de spahis à Compiègne où vous êtes née. Après la drôle de guerre et l'armistice, votre père est muté en 1942 en Algérie, à Hussein Dey. Il participe en 1942 et 1943 à la campagne de Tunisie pour en chasser les Italiens et les Allemands. Les Américains qui ont débarqué à Alger ont fourni des chars pour ces opérations.

Jusqu'en 1944 toutes les unités qui n'ont pas été engagées dans le corps expéditionnaire d'Italie se préparent en vue d'un

débarquement dont bien sûr on ne connaît ni le lieu ni le jour. Le capitaine Kaminski est affecté au 2eme régiment de Cuirassiers reconstitué en Algérie, régiment créé par Louis XIV. Cette unité porte sur son étendard et ses insignes le soleil et la devise « *nec pluribus impar.* » C'est l'un des quatre régiments qui firent la fameuse charge de Reichshoffen.

Certes, au deuxième Cuir on est très déçu de ne pas participer au débarquement en Normandie. Mais deux mois et demi plus tard ses 900 cuirassiers, brigadiers, sous officiers et officiers embarquent à Arzew près d'Oran et débarquent le 15 août sur la plage de la Nartelle. Le capitaine Kaminski est à l'état major du régiment. A ce poste il est informé de tout et pourra relater de façon très exhaustive tout ce qu'ils ont vécu et enduré des plages provençales aux Alpes autrichiennes.

Il serait hors de propos de vous narrer ces neuf mois de campagnes, mais ils sont résumés dans la citation du Régiment à l'ordre de l'Armée avec l'attribution de la Croix de Guerre avec palme. Le Luc en Provence où aujourd'hui se trouve l'école franco-allemande des pilotes d'hélicoptères de l'armée de terre, Aubagne, Marseille, Chalons sur Saône, Beaune, Langres et sa citadelle Château Lambert dans les Vosges.

Le 20 novembre il entre en Alsace par le sud, libère Altkirch, Burnhaupt où se rejoignent le 1er et le 2eme corps d'Armée, au nord de Mulhouse. Début février le 2eme Cuir n'a plus que 18 chars quand il atteint la rive gauche du Rhin. A la mi-avril après avoir reconstitué ses effectifs et ses équipements il franchit le Rhin au Nord Est de Strasbourg. La guerre terminée, le commandant Kaminski retrouve sa famille en région parisienne.

Après la scolarité primaire à Mascara, vous avez fait vos études secondaires à Saint Germain en Laye puis vous avez commencé le cycle d'études supérieures de l'Institut d'Etudes Politiques à Paris. Quand j'y suis entré, en octobre 1955, c'était, je crois, le moment où, revenant d'Indochine, votre père décidait que vous seriez tous réunis à Wittlich en Rhénanie Palatinat. Commandant le 4eme Cuir, le colonel Kaminski invite à sa table des officiers récemment arrivés. Le capitaine Figuier, un protestant gardois, lui présente le maréchal des logis Antoine Pallier. Ce jeune

banquier nîmois est là pour accomplir ses obligations militaires. Ce sera là votre première rencontre.

En 1959 votre père et toute sa famille rejoignent l'Algérie. Le colonel Kaminski s'est vu confier le commandement du secteur de Duperre, entre Alger et Mostaganem. Vous même résidez à Alger où vous préparez une maîtrise de lettres classiques. Vous vous passionnez pour les études de grec. Une fois ce diplôme obtenu vous avez un poste de documentaliste à la direction d'E.G.A (Électricité et Gaz d'Algérie). Comme vous preniez vos repas au mess du square Bresson adossé à la Casbah, ou bien au mess d'El Kettani, entre l'Amirauté et Bab El Oued, nous nous sommes très certainement croisés pendant l'année que j'ai passée sous l'uniforme à ALGER; puisque je prenais tous mes repas dans l'un ou l'autre de ces deux mess.

Quand vous vouliez rejoindre vos parents à Duperre, il vous fallait attendre qu'un convoi militaire fût constitué pour franchir un col périlleux. Les routes et le secteur étaient peu sûrs. Ce n'était pas nouveau si nous en croyons Alphonse Daudet. Dans sa lettre de Mon Moulin intitulée « *A Miliana* » petite ville toute proche de Duperre, il raconte, détail horrible, que l'Emir Abd El Kader passant à Milliana, avait étranglé la veuve du Bey d'Alger en lui écrasant la gorge sous le couvercle d'un coffre.

Revenu en métropole, le Général Kaminski se voit confier la Délégation Militaire du département de l'Oise. Vous m'avez dit avoir rencontré à la préfecture de Beauvais mon cousin Robert Pujol sous préfet de Senlis, qui n'était pas encore membre résident de notre compagnie et membre de l'Académie de Montpellier.

C'est le Pasteur Paul Brunel qui célèbre votre mariage au temple de l'Oratoire en 1968. Vos premières années de mariage sont consacrées à l'éducation de vos trois enfants dont vous suivez les études avec attention et vous êtes très engagée dans une association de parents d'élèves.

Votre mari, frère de Marc Pallier, mon condisciple du lycée de garçons a plusieurs pôles d'intérêt. Professionnellement, c'est la banque dans laquelle il a fait toute sa carrière.

Ses hobbies sont la chasse et la pêche. Afin de les satisfaire vous achetez ensemble une maison dans le minuscule village de Massevaques, sur le versant atlantique et lozérien de l'Aigoual. En amont des dangereuses gorges du Tapoul, il est encore possible de pêcher la truite dans les marmites de géant lorsque n'y plongent pas des amateurs de canyoning. La chasse aux sangliers et aux cervidés est surveillée et réglementée car nous sommes au cœur du Parc National des Cévennes. Mais votre mari n'a malheureusement pas pu en profiter aussi longtemps qu'il l'eût souhaité. Votre fils Hubert a pris le relais et vient volontiers y retrouver une nature rude et sauvage.

Vous vous intéressez à l'histoire de cette micro région, son histoire récente, celle du reboisement du massif par le forestier Fabre avec les conseils et la complicité du botaniste Charles Flahault . Son histoire plus ancienne, c'est celle des camisards et d'un berger, Castanet, l'un des tout premiers chefs de ceux que l'on appela d'abord les attroupés, puis les camisards. Comme je le disais plus avant il vous arrive de descendre à Vébron au mois d'août pour la kermesse de l'église réformée de Vebron – Rousses ou bien pour y entendre des conférences.

Vous êtes devenue une vraie nîmoise en même temps qu'une cévenole. Entrée dans une vieille famille protestante de Nîmes, vous vous investissez dans les œuvres de l'église réformée dont certaines ont été évoquées à la conférence nationale des Académies de province la semaine dernière. A la maison de Santé Protestante, vous êtes pendant huit ans membre du bureau de l'association des amis de cette très ancienne institution dont vous écrirez l'histoire sous le titre « *Le passé éclaire l'avenir, la Maison de Santé Protestante de Nîmes* » à l'occasion de son 150eme anniversaire. Experte en littérature, vous apportez votre concours pour la bibliothèque au Conseil de Maison de la toute nouvelle Maison du Protestantisme.

Les bibliophiles de Nîmes et du Gard-Amis de la bibliothèque Carré d'Art peuvent compter sur vous lorsque vous êtes secrétaire de cette association. Vous leur faites trois communications, la première sur la bibliothèque de Benjamin Valz. La seconde a porté sur la correspondance de Mme Adrien Dumas avec Frédéric Mistral. La troisième s'intitulait « *les carnets de voyage: journal intime ou œuvre d'art.* »

Je le rappelle, en 1997 vous aviez été élue correspondante. Votre première communication fut « *Les Gasparins – portraits de femmes.* » Dans le fond d'archives de la maison Pallier vous aviez étudié et situé dans leur contexte historique et sociétal la vie et les œuvres de cinq femmes, dont quatre étaient de souche nîmoise, qui avaient épousé des Gasparin qui tenaient le haut du pavé sur la rive gauche du Rhône, à Saint Étienne du Grès. La première d'entre elles, Laure de Daunant eut une correspondance très suivie avec François Guizot durant plus de trente ans. Tous ceux qui se sont intéressés au ministre et confident du roi Louis Philippe ont tenu à parcourir ces lettres. Valérie, née à Genève, crée une Église Évangélique libre et ne veut pas entendre parler de corporations monastiques au sein du protestantisme. A cette époque venait d'être créée à Reuilly, en région parisienne, la communauté des diaconesses. Les écrits de Valérie de Gasparin porteront un tort considérable à l'évolution de cette œuvre dont les établissements à caractère sanitaire et social sont cités aujourd'hui en exemple. La dernière, Edith, née en 1875, passionnée d'art et de musique, parcourt le monde et collectionne les œuvres d'art qu'elle léguera au musée d'Orange. Mais, pour faire face à des difficultés financières, elle a dû se résoudre à vendre une partie du domaine familial de Pomeyrol. Racheté par Madame Dumas, Pomeyrol est aujourd'hui propriété des diaconesses. Valérie de Gasparin a dû se retourner dans sa tombe. En 2002 vous évoquiez ici la figure de Dono Adriano. Quel nom curieux, c'est celui que Frédéric Mistral a donné à Madame Adrien Dumas qui le reçut dans son salon littéraire du 2 rue Briçonnet. Elle est passionnée de littérature romantique allemande mais la lecture en 1876 de « *Mireille* » publié en 1859 lui fait découvrir l'œuvre de Mistral. Après s'être rencontrés dans son salon, ils correspondent régulièrement jusqu'en 1914. Entre temps le grand poète provençal s'est vu décerner le prix Nobel de littérature. On ne peut pas dire que le salon félibréen de Madame Adrien Dumas fut apprécié par toute la haute société protestante: la langue provençale parlée et magnifiée par Mistral était peut-être trop proche du parler de la placette. Cette explication est la mienne et n'engage que moi.

En mars 2006 vous nous avez dépeint l'activité d'un notable nîmois au sein de la vie économique du Gard au XIX^e siècle; Léonce Guiraud fut président de la Chambre de Commerce à deux reprises, de 1865 à 1878. Le département a connu deux

crises et ne s'est jamais remis de la première, la destruction des vers à soie par la pébrine; c'est tout un pan de l'économie agricole, artisanale et industrielle du Gard qui s'effondre. Vient ensuite le phylloxera. Il faudra arracher presque tout le vignoble, assainir les terres, trouver des plants porte greffe résistants. Léonce Guiraud recherche tous les remèdes possibles à ces handicaps. Il s'intéresse à la construction des premières lignes de chemin de fer entre le bassin minier des Cévennes et la vallée du Rhône. Afin de faire connaître les ressources et les produits du département il se rend dans les expositions nationales et internationales. Jusqu'au vote de la loi instituant les établissements publics que sont les chambres de commerce et d'industrie, les réunions se faisaient au domicile de leur président. Vous avez pu ainsi avoir accès aux archives laissées par Léonce Guiraud.

Je suppose que votre communication à la société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers sur Gaston Bazille, père du peintre Frédéric Bazille et intitulée « *un notable au service de la viticulture méridionale* » vous a permis d'établir un parallèle entre ces notables de Nîmes et de Montpellier qui étaient souvent apparentés.

A l'occasion du quatrième centenaire de la fondation de Québec, vous avez fait une remarquable conférence sur Gaston Bouzanquet, un mécène vauverdois, avocat, protestant, admirateur inconditionnel du marquis de Montcalm, chef du corps expéditionnaire envoyé par le roi Louis XV en Amérique du Nord pour tenter de conserver à la France les territoires explorés et conquis par des pionniers français mais convoitée par les Anglais. Notre illustre compatriote, né dans la paroisse de Vauvert, au château de Candiac très grièvement blessé, mourut dans la plaine d'Abraham quelques heures après son adversaire, le général britannique Wolfe qui fut déclaré vainqueur.

Avec l'approbation et les encouragements de Gaston Doumergue, maître Bouzanquet prit l'initiative de lancer une souscription pour la conception d'une statue de Montcalm. Elle serait offerte à la Belle Province à l'occasion du tricentenaire de la naissance du marquis. Le sculpteur Léonard Morice réalisa la maquette puis la statue fut coulée en deux exemplaires, l'un pour Québec, l'autre pour Vauvert. Mais le conseil municipal de cette ville gardoise

n'en voulut pas et l'exemplaire français de la statue fut donné à la commune de Vestric et Candiac où il se trouve au centre du carrefour dégagé devant le château de Vestric.

En 1984, ma femme et moi visitons la ville de Québec. Si je n'ai pas photographié le cube de céramique blanc offert quelques années plus tôt par la France à Québec, j'ai tenu à garder l'image du monument de Léonard Morice. Je me souvenais qu'au début des années cinquante, avec quelques camarades anciens Éclaireurs Unionistes, nous avions créé un clan de routiers, le clan « *Montcalm* ». Je sais que le marquis n'était pas protestant, mais au Musée du Désert, il y a quelques semaines, l'un des orateurs a dit qu'un Montcalm Saint Véran, sénéchal de Beaucaire, avait protégé les partisans de la Religion Prétendue Réformée.

Avant de terminer mes propos je veux faire un rapprochement entre, d'une part, la cérémonie de Vestric début octobre 2009 où un détachement de la frégate « *Montcalm* » rendait les honneurs et, d'autre part la présence au large de la plage de la Nartelle, le 15 août 1944, d'un bâtiment de la Royale portant le nom de « *Montcalm* » qui assurait la protection des troupes débarquées ce matin là. Il est des coïncidences que l'on ne peut expliquer mais qui frappent l'esprit.

Il n'est pas surprenant que vous ayez été proposée par le groupe des indépendants puisque dans votre famille on retrouve pratiquement toutes les principales religions Chrétiennes d'Europe: orthodoxe du patriarcat de Moscou, luthérienne, catholique romaine, enfin calviniste.

Madame, vous voilà académicienne et je vous en félicite au nom de toutes nos consœurs et de nos confrères, nous comptons beaucoup que vous trouverez toujours de nouveaux sujets d'études pour notre plus grand profit et je vous cède maintenant la parole.

REMERCIEMENTS
DE MADAME MICHELE PALLIER

Eloge de son prédécesseur
Maitre Jean MENARD

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
Mesdames et Messieurs,

C'est avec la plus vive reconnaissance et la plus grande émotion que je me présente aujourd'hui devant vous.

Reconnaissance envers Madame Christiane Lassalle, le docteur Charly-Sam Jallatte et Monsieur Roger Sapède qui ont soutenu ma candidature, reconnaissance envers Mesdames et Messieurs les académiciens qui m'ont jugée digne de siéger au milieu d'eux.

Emotion de succéder à une personnalité reconnue de tous, le bâtonnier Jean Ménard, dont je salue ici les enfants, Monsieur et Madame Jean Marie Bouchard, et de quitter virtuellement la chaise où, pendant plus de dix ans, à la droite de Madame Nicole Agussol, j'ai pu m'initier aux rites et aux codes de l'Académie.

Emotion aussi, de vous avoir entendu, Monsieur le Président, évoquer mon père, à qui je dédis, ainsi qu'à mon époux, l'honneur qui m'est fait aujourd'hui.

C'est à mon père, en effet, que je dois le goût des livres et de la recherche.

Pendant ses séjours répétés dans ce qu'il était, alors, convenu d'appeler les « territoires d'opérations extérieures », il m'envoyait ou me faisait envoyer des livres, sur lesquels nous échangeons ensuite commentaires et impressions au travers d'une correspondance suivie et, je l'avoue, assez exigeante. Les chaos de l'histoire avait coupé mon père de ses racines, l'Ukraine, de sa ville natale, Saint-Petersbourg, et de l'histoire de sa famille.

« Un exilé n'a pour patrie, que la littérature de sa patrie », souligne, avec pertinence, l'écrivain Andreï Makine. Cela était vrai pour mon père : sa connaissance des lettres russes, reçue de son enfance, sans riche bibliothèque ancestrale, sans études russes au collège des Jésuites où il fit ses Humanités, était typiquement le bagage mythique et poétique qu'emportait avec elle toute famille russe : Pouchkine, Lermontov, Gogol, Dostoïevski, Tourgueniev, Tchekhov et primus inter pares, Léon Tolstoï.

« La Guerre et la Paix » était notre Bible, les Rostov, le Prince André, Pierre Bézoukhov, Natacha, plus proches que les cousins que notre vie nomade ne nous permettait guère de rencontrer.

Le « Vous ne connaissez pas *ma tante* ? », en italique, donc en français dans le texte, d'Anna Pavlovna accueillant ses invités, au début du roman, était le code d'accès à des échanges animés où chacun défendait son personnage favori. Je dois à la vérité de dire que je préférais « la Paix » à « la Guerre », mais je ne pouvais échapper, culture militaire oblige, à l'analyse des stratégies comparées de Koutousov et de Napoléon. Mais peut-être étais-je plus favorisée que ma sœur, qui, plus tard, dut résumer, pendant le déjeuner, le chapitre des « Frères Karamasov » qu'elle avait lu la veille.

C'est sans doute, dans ces œuvres que mon père cherchait ce que Sofia Schill appelle « *le véritable visage de la Russie* » et essayait de recomposer la vie d'une société disparue, intégrant ses souvenirs d'enfance aux descriptions littéraires. Dans notre Panthéon familial, il y avait aussi Henry Sienkiewicz, Selma Lagerlöf, Rudyard Kipling, Joseph Conrad : peu d'écrivains français, à l'exception prémonitoire, d'Alphonse Daudet, dont mon père m'avait offert, quand j'avais dix ans, une belle édition des « Lettres de mon moulin ».

Ayant vécu cette transmission interrompue, je vous suis d'autant plus reconnaissante, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les Académiciens, de me permettre de m'inscrire dans une filiation, à laquelle j'appartiens certes par alliance, mais à laquelle je vais pouvoir me rattacher désormais par l'esprit. Dans ce « salon des absents », j'espère un regard bienveillant de notre ancêtre Pierre Baux, héritier d'une lignée de médecins réputés, médecin botaniste lui-même, reçu à l'Académie de Nîmes en 1752, ardent propagateur de la « variolisation » et que votre illustre confrère, Jean-François Séguier, se plaisait, dans leur érudite correspondance, à appeler « Monsieur mon très cher amy ». Correspondant de René Antoine de Réaumur, auquel il communique les observations météorologiques qu'il fait chaque jour, il lègue à son petit-fils Benjamin Valz le baromètre qui lui vient du célèbre naturaliste, ainsi que son imposante bibliothèque. Ce même Benjamin Valz, astronome, correspondant de l'Académie des Sciences, dans la section Astronomie, est élu le 20 janvier 1819 au siège du mathématicien Tédénat, recteur de l'Académie de Nîmes. Directeur de

l'Observatoire de Marseille, il est à l'origine de la découverte de la planète Nemausa, du haut de son observatoire de la rue de l'Agau. Sa fille unique Augustine, dont un daguerréotype conservé dans notre famille, nous restitue l'air réservé et les stricts bandeaux, épouse à 16 ans, Alphonse Dumas, érudit fin et courtois, poète à ses heures, quand il s'agit d'évoquer la Suisse, « *qui fut toujours pour (lui) comme une autre patrie* ». Auteur de nombreuses communications, il présidera en 1860 votre Compagnie, et léguera à la ville de Nîmes, la bibliothèque de son aïeul. C'est sa petite-fille, Alice Dumas, polyglotte, « *étonnante voyageuse* » qui, il y a cent ans, descendra le Nil jusqu'à la troisième cataracte, et qui, membre honoraire et bienfaiteur de l'Académie, léguera à votre Compagnie, à l'invitation du Pasteur Paul Brunel, qui nous maria l'année suivante, au Temple de l'Oratoire, les lettres adressées pendant trente huit ans, par Frédéric Mistral, qui fut lui aussi, membre honoraire de l'Académie, à sa mère, Dono Andriano. C'est à ces lettres, que je devais étudier, que je dois l'honneur d'être entrée, pour la première fois, à l'Académie, accueillie généreusement par Madame Lassalle, archiviste, Monsieur Georges Sapède, Président en exercice, et le bâtonnier Jean Ménard, Secrétaire perpétuel.

Je m'honore, également, d'appartenir à cette lignée de femmes, dont la première fut la Baronne de Bourdic, célébrée par Florian et par Voltaire, avec lequel elle correspondait en vers, membre, entr'autres vénérables institutions, de la prestigieuse Académie romaine des Arcades. Quand Monseigneur de Bec de Lièvre, dont elle était la nièce, proposa de la recevoir parmi ses membres, l'Académie accueillit avec réserve cette proposition, non pas que la baronne de Bourdic ne méritât pas cette distinction, mais, signe des temps, elle craignait « le jugement du public et ses plaisanteries ». Elle n'en fut pas moins élue par acclamations, ce qui fit dire à M. de Valfons : « Que dirai-je, Madame, il n'y a plus d'éloquence après les acclamations ». Les éloges donnés aux talents et aux agréments de l'esprit de cette nouvelle académicienne, dont l'Eloge de Montaigne, lu à l'Académie en 1782, « *mit le sceau à son immortalité* », eurent une heureuse conséquence : l'Académie décida que le fauteuil de Mme de Bourdic serait à tout jamais acquis à une dame. Napoléon Bonaparte, qui pensait que « *les femmes sont faites pour vivre dans leur intérieur* », le Code civil et son temps,

mirent rapidement fin à cette tradition et il fallut attendre 1948 pour voir de nouveau une femme, en la personne de Mlle Lavondès, biographe d'Olivier de Serres, entrer à l'Académie.

Car, Monsieur le Président, vous avez reçu des poètes, des mathématiciens, des astronomes, des agronomes, des archéologues, des prélats et des pasteurs, des avocats et des médecins. Aujourd'hui, peut-être ne recevez-vous qu'une dilettante. Ne croyez pas que je pêche par excès d'humilité : il s'agit là de l'italien « dilettante », qui se délecte (dilettare) d'art lyrique en général et de musique italienne en particulier, par extension d'art et de littérature, au sens où l'entendait The Society of Dilettanti, créée à Londres en 1733 et qui joua un rôle déterminant dans le développement de l'archéologie scientifique. C'est le castillan « aficionado » qui remplace aujourd'hui ce terme élégant. Je vous accorde que ce sont, en effet, plutôt les écrivains du XIX^e siècle, Stendhal, Balzac, Flaubert, George Sand, qui ont pris « dilettante » dans ce sens, mais il me plaît d'avoir ces références.

A l'exemple de M. d'Alembert, prenant séance à l'Académie française, je peux m'écrier : « C'est donc moins à mes écrits que vous avez accordé vos suffrages qu'à mes sentiments pour vous, à mon zèle pour la gloire des lettres, à mon attachement pour tous ceux qui à votre exemple, les font respecter par leurs talents et par leurs mœurs ».

Je ne peux, en effet, me rattacher à aucun ordre, mais – et j'emprunte ces images à Marc Fumaroli – une Académie, c'est une troupe, au sens où l'est la Comédie française, c'est-à-dire non pas une addition d'étoiles, mais la réunion d'une gamme étendue d'emplois ; des études classiques m'auraient plutôt destinée à la carrière littéraire, qui répondait à mes vœux, à une époque où j'assistais à la représentation des « Perses » au Théâtre des Nations, à Paris, l'édition Guillaume Budé sur mes genoux. Mais le hasard ou la nécessité en ont décidé autrement, et là encore, sans doute, l'influence de mon père, qui ne cessait de mettre en perspective les événements que nous vivions, et la rencontre fortuite – mais était-elle fortuite ? – de documents – « *la chèvre broutée où elle est attachée* », selon la formule imagée d'Henri-Irénée Marrou – sont à l'origine de ma vocation tardive. « *L'histoire est un sport pour l'âge mur* », fait dire à l'empereur Claude, l'écrivain anglais Robert Graves. Est-ce à dire que la variété des connaissances accumulées, la diversité des situations expérimentées, les rencontres, les paysages, de Trèves,

« *Secunda Roma* » à Tipasa, chère à Albert Camus, où, « *les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes* », m'ont permis de donner un autre sens aux documents que, bien plus tard, j'ai voulu faire parler ?

Mais peut-être m'ont-ils aidée, avant tout, à devenir une nîmoise d'adoption et à succéder à un grand Nîmois, un Nîmois de Nîmes, comme le qualifiait Monsieur Robert Debant, en le recevant à l'Académie, le bâtonnier Jean Ménard, dont j'ai le redoutable honneur de prononcer aujourd'hui l'éloge.

Car il s'agit d'évoquer l'homme de conviction, l'homme de caractère, l'homme engagé, l'humaniste, dont on ne peut oublier l'élégante silhouette et la voix, ni « *faible* », comme celle de Démosthène, d'après Lucien, ni « *haute et efforcée* », comme celle de Montaigne, d'après lui-même, mais capable d'illustrer, par ses inflexions, la tradition cicéronienne du « *docere (instruire), movere (toucher), delectare (charmer)* ».

Il naît à Nîmes, 1 rue Guizot, le 18 juin 1921. Première date symbolique, celle d'un appel célèbre, dans la vie de Jean Ménard qui n'en manquera pas. Jean Ménard est sensible à cette symbolique. Le 28 juin 1919, deux ans auparavant, le Traité de Versailles a été signé dans la Galerie des Glaces. Le 11 novembre 1920, le soldat inconnu a été inhumé sous l'Arc de Triomphe : Jean Ménard va être élevé dans la plus pure tradition républicaine, tradition à laquelle il ne faillira pas, et dans le goût du service public.

Son père, Charles Ménard, ancien élève d'H.E.C., licencié en droit, expert-comptable, est professeur de comptabilité au collège technique de la place de la Calade, devenu plus tard le lycée Dhuoda. Ancien combattant de la Grande Guerre, ayant participé à la bataille des Dardanelles, il est blessé et gazé à Verdun, ce qui lui vaudra d'être décoré de la Médaille militaire et de la Croix de Guerre. Tous s'accordent à reconnaître son « *amabilité charmante et sa distinction parfaite* ». Traçant la voie à son fils, il sera conseiller municipal sous le mandat d'Hubert Rouger, en charge du budget. Sa mère, née Marguerite Ducros, originaire de Dijon, est fille de militaire. Bon sang ne saurait mentir : rarement l'usage de cette maxime n'aura été autant justifié.

Jean Ménard fait ses études, de la dixième au baccalauréat, qu'il passe en 1938, au lycée Daudet, dont il sera pendant sept ans, de 1977 à 1984, Président de l'Association des Anciens Elèves.

A la rentrée suivante, il s'inscrit à la Faculté de Droit de Montpellier, tandis qu'une de ses très proches amies d'enfance, Renée Guérin, est inscrite en Faculté de Pharmacie. Il l'épousera en 1944, entrant ainsi dans la grande famille de Pierre Guérin, « huguenot persévérant », suivant l'expression du Pasteur Galtier, qui sut triompher des persécutions liées à la Révocation de l'Edit de Nantes. Il lui devra de pouvoir goûter le charme des vieilles pierres de Vic-le-Fesq. Qui a vu ses vignes rouge et or, sublimes par le soleil d'automne, se détachant sur les contreforts des Cévennes, comprendra combien Jean Ménard aimera se ressourcer, au milieu de ses livres, entre les murs de cette maison de famille, et dans de longues promenades autour de ce village préservé.

Le 2 septembre 1939, la guerre éclate. A la Faculté de Droit, l'année suivante, Jean Ménard a pour professeur de droit constitutionnel, un brillant juriste de 32 ans, officier de réserve évadé, à la voix tout-à-fait inoubliable, qui se refuse à parler des textes constitutionnels de 1940 pour se livrer à des analyses plus historiques et enseigner aux centaines d'étudiants qui viennent l'écouter, et, après son cours, l'entourer discrètement, « le courage, la liberté, l'espoir d'une victoire finale des alliés et de l'humanisme démocratique ». Ce professeur, c'est le futur Ministre de la Justice, Pierre-Henri Teitgen, fondateur du mouvement de résistance « Liberté », puis du mouvement « Combat ».

Jean Ménard trouve là une réponse à son enthousiasme et à sa soif de servir sa Patrie. Dès novembre 1940, il s'engage dans ces mouvements de résistance, distribuant tracts, journaux et explosifs, qu'il lui arrive même de cacher chez Renée Guérin. Il est inculpé pour propagande gaulliste en juin 1942 et arrêté, incarcéré à la Maison d'Arrêt de Nîmes, puis relâché, le 20 septembre 1942, jour anniversaire de la victoire de Valmy, deuxième date symbolique pour ce jeune résistant dont Pierre-Henri Teitgen, devenu Garde des Sceaux, souligne, en 1945, « le grand patriotisme ».

De nouveau arrêté, puis relâché en février 1943, il va suivre l'itinéraire des plus courageux et des plus déterminés de sa génération. Avec François Guizot, il peut affirmer : « C'est la force de ma conviction qui fait encore mon espérance ». Chantiers de Jeunesse et Service du Travail Obligatoire, jusqu'au moment, où, il entre dans la clandestinité, au sein du Maquis Aigoual Cévennes, le plus important maquis des Cévennes.

Agent de liaison, il participe à l'élaboration des mesures préparant la libération de Nîmes, et à la formation des futures Milices patriotiques. Après la Libération de Nîmes, il prend part aux opérations de nettoyage de la région et de sécurisation de la ville. Mobilisé, il terminera la guerre au Centre d'Instruction d'Artillerie, secrétaire du Colonel.

Ces années, où le danger omni présent, la précarité, la faim, mais aussi l'exaltation du combat et la camaraderie donnent naissance à des amitiés exceptionnelles, restent parmi les plus exaltantes de la vie de Jean Ménard, et aujourd'hui encore, où, en quelque sorte, il a posé ses bagages sur le bord du rivage, il les évoque avec émotion, comme il évoque, avec émotion, l'indéfectible amitié qui le lia à Edgar Tailhades.

Edgar Tailhades était un ami de longue date de Charles Ménard, avec qui il partageait les mêmes goûts – en particulier le même amour de l'Espagne – et les mêmes convictions. Il fait partie, lui aussi, du mouvement de résistance « Combat » et il se trouve que, jeune avocat, c'est lui qui va accepter de défendre Jean Ménard, lors de son arrestation en septembre 1942. On sait que celui-ci sera relâché. Il reprend alors le cours de ses études et prête serment le 9 novembre 1942, devant le Premier Président de la Cour d'Appel de Nîmes, deux jours avant que la zone libre ne soit occupée par les armées allemandes.

A la Libération, il entre au cabinet de Maître Tailhades, « son maître, son patron, comme il l'a affectueusement appelé durant toute sa vie », rappelle-t-il en prononçant l'éloge à l'Académie de Nîmes, de celui qui y avait été élu en 1952. Une des affaires dont il garde le souvenir le plus marquant est, en 1948, celle du « Crime du mas de Lauze ». Il assiste avec Maître Tailhades au procès, à la condamnation à mort de l'assassin et à son exécution, la dernière à Nîmes. Cet événement restera gravé dans sa mémoire et nourrira sa réflexion sur la peine de mort.

« Le souvenir de notre amitié est toutefois pour moi une jouissance telle que je considère ma vie comme heureuse parce que j'ai été son ami, parce que j'ai partagé les soins qu'il a pris des affaires publiques et ceux qu'il a donnés à ses affaires, ... parce qu'il y a eu enfin entre nous, et c'est là l'essence même de l'amitié, accord parfait des volontés, des goûts, des opinions ». Cette citation de Cicéron, extraite du *De Amicitia*, traduit bien, me semble-t-il, la qualité des relations qui ont existé

entre Jean Ménard et Maître Tailhades, dont il admirait l'esprit conciliateur, la tolérance, la générosité, l'humanisme, les talents de juriste, d'orateur et de conférencier. Il en fut le collaborateur attentif et dévoué, tant au Palais, qu'à l'Hôtel de Ville. En 1959, lors du troisième mandat d'Edgar Tailhades, qui avait présenté une liste d'Union Républicaine et Sociale, il entre officiellement, dans l'équipe municipale, alors que depuis plusieurs années, puisqu'il était son secrétaire professionnel, il se tenait – il le raconte lui-même – « dans un petit bureau, à côté de celui du Maire, près de l'ancienne salle des mariages ». Il fait partie de plusieurs commissions : Contentieux dont il est rapporteur, Legs et donations, Tauromachie, et Festivités. Admirateur de Mistral et de la langue provençale, il participe, cette année-là, avec enthousiasme aux célébrations du centième anniversaire de la publication de « Mireille » : représentation dans les arènes et pose de plaques commémoratives à l'Hôtel de Ville et au Lycée Feuchères. A l'heure de l'ouverture vers l'Europe, il met son énergie et sa vitalité au service des jumelages avec Preston, où il se rendra à plusieurs reprises, Brunswick et pendant son mandat, Vérone, tout en faisant face à ses activités professionnelles qui, en tant qu'avocat de plusieurs compagnies d'assurance, l'amènent à se déplacer souvent à l'Ouest de la France.

Il met son talent et son souci de redynamiser la profession, au service de la toute jeune Union des Jeunes Avocats, avec ceux qui seront aussi ses confrères dans votre Compagnie, Maître Goujon et Maître Galy, et dès sa création, il enseigne au Groupe d'Etudes Juridiques Raymond Marc, qui dispense son enseignement à des étudiants désireux de préparer leur capacité en droit. Ce Groupe d'Etudes juridiques était d'autant plus important pour Nîmes, qu'à l'époque, il n'y avait pas de Faculté de Droit.

De multiples activités qu'il marque de sa forte personnalité, de ses convictions et de sa profonde connaissance du droit, l'appellent en dehors du Palais : cours à la Faculté de Droit, à l'Ecole d'Assistantes sociales, à l'Ecole d'Infirmières de la Maison de Santé protestante. Ses qualités seront reconnues par ses pairs. Sachant qu'il saura donner un élan particulier à cette éminente fonction, ceux-ci l'éliront Bâtonnier de l'Ordre des Avocats près la Cour d'Appel de Nîmes en 1983 et 1984.

Jean Ménard participe de multiples façons à la vie de la Cité : il sera administrateur du Crédit Municipal de Nîmes pendant trente huit ans et de la Caisse d'Epargne.

Mais ses goûts personnels le portent vers d'autres engagements : il fait partie de clubs taurins et si, entr'autres distinctions, il est titulaire de la Médaille d'Honneur de la Jeunesse et des Sports, c'est qu'il est licencié de la Ligue Languedoc Roussillon de la Fédération Française de Football. Il s'illustre, en particulier, comme milieu de terrain, où son style « flegmatique » fait merveille, dans un match d'anthologie qui opposait, en 1955, le barreau de Nîmes au Barreau de Marseille.

Edgar Tailhades meurt en 1986. C'est pour Jean Ménard la fin d'une époque, car, en plus de la disparition de son « patron », il doit affronter la transformation profonde du métier d'avocat, avec l'émergence du droit communautaire, qui l'oblige à la refonte de ses connaissances. Il prend sa retraite et c'est alors qu'il est élu, à l'unanimité, à l'Académie de Nîmes le 6 février 1987, au fauteuil de Maître Tailhades. Un autre chapitre de sa vie commence.

Lors de sa réception, il dresse un portrait saisissant de l'homme dont il a partagé pendant des années les joies et les angoisses. Au travers de ce portrait, qui est en lui-même un bel exercice d'éloquence, « un don de l'âme » pour La Bruyère, Jean Ménard fait l'éloge du principe de l'exercice des droits de la défense et du principe de liberté, nous livrant ainsi les fondements de sa pensée politique et morale.

Le temps de faire une communication sur le Crédit municipal et en 1990, il est élu Secrétaire perpétuel. En vertu des statuts adoptés en 1888, qui transforme l'Académie Royale en Académie de Nîmes, le Secrétaire perpétuel doit assurer la gestion de l'Académie et en particulier sa continuité. Jean Ménard entend assurer pleinement la fonction, qu'il va exercer pendant douze ans, et que le Pasteur Grossi, Président en exercice, qualifiera de « ministère » lorsque la Médaille de la Ville de Nîmes lui sera remise en 2002, tant il requiert de qualités et de dévouement aux autres : « Ministère de vigilance, d'écoute, de discernement, d'autorité, de patience, de prévision ». Parmi ses nombreux dossiers, il en est un auquel il est particulièrement attentif : ouvrir l'Académie sur l'extérieur, car il s'est aperçu au cours des nombreux contacts qu'il noue, que la Compagnie est mal connue, sinon inconnue. François Guizot le soulignait déjà : « Il faut des spectateurs au théâtre et des juges aux écrivains. Si de nos jours, les lettres semblent

perdre de l'éclat, c'est peut-être moins au manque de talents dans ceux qui les cultivent qu'à l'indifférence de ceux qui les jugent, que cette détérioration peut être attribuée ».

Dans cet esprit, il recherche quels moyens d'expression, en dehors des séances publiques et des communications exceptionnelles, peuvent attirer l'attention du plus grand nombre. Il encourage l'Académie à participer aux colloques ou aux célébrations qui peuvent être organisés par d'autres sociétés savantes. Il fait une campagne de communication, reçoit les principaux médias de la presse écrite et parlée, invite étudiants et chercheurs à venir découvrir les richesses de la bibliothèque récemment rénovée.

Il n'en délaisse pas pour autant les recommandations des Lettres patentes de 1682 : « Joindre la pureté du langage français à la connaissance de l'ancienne histoire ». C'est une des missions de l'Académie, et, en un temps où la question fut d'actualité, il prendra part aux débats sur la graphie de Nîmes.

Il remplit sa charge avec une disponibilité, mais aussi avec un talent et une autorité que personne ne conteste quand il donne sa démission le 2 novembre 2002. En hommage à la tâche accomplie, le président, M. Yvon Pradel, lui remet la Médaille de l'Académie et M. Jean-Paul Fournier, Maire de Nîmes, la Médaille de la ville, pour sa participation au rayonnement intellectuel et culturel de la ville ».

C'est en sage un rien désabusé, qu'il s'exprimait, en faisant le compte-rendu de l'activité de l'Académie, en 1996 : « Peut-être sommes-nous les derniers philosophes, éloignés d'une forme de matérialisme qui paraît de plus en plus dominer notre société. Nous cherchons, nous étudions pour le plaisir, pourrais-je dire, et c'est ainsi que nous nous rapprochons de Descartes et de son idéal, sans oublier, cependant, les réalités du monde ». Tous ceux qui croient « aux valeurs de l'esprit » se reconnaîtront dans ces paroles.

Jean Ménard assiste, pour la dernière fois, à une séance de l'Académie le 21 octobre 2005. Il fait une communication sur « *Le dossier Duteil de Laudun : Euthanasie, oui ou non ?* ». Il s'agit d'une affaire douloureuse, celle d'une enfant lourdement handicapée et d'une famille qui ne peut faire face à une situation sans issue. M. Duteil met fin aux jours de sa fille, puis se livre à la justice, mais est acquitté après une longue plaidoirie de Maître Ménard.

Au-delà du jugement, « accueilli avec tristesse et sans interprétation », Maître Ménard aborde un problème plus grave en se livrant à une étude sur l'attitude des divers pays, en Europe et aux Etats-Unis, et des diverses croyances à l'égard de l'euthanasie. On écoutait avec émotion, ce jour-là, pendant cette communication, le grand juriste, mais aussi l'humaniste, qui, au-delà du droit, s'interrogeait sur le respect de la vie humaine et concluait en disant : « Il faut juger avec son cœur autant qu'avec sa raison ».

Je vous remercie, Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, Mesdames et Messieurs, de m'avoir permis de succéder à ce grand juriste, ce citoyen engagé, un des derniers témoins d'une période dramatique de notre Histoire, que l'Académie de Nîmes s'honore d'avoir compté parmi ses membres éminents. Mais « l'élection ne crée que des devoirs » comme le rappelait Maître Goujon, et j'entends bien ne pas l'oublier.

A quoi sert une Académie, me demandait un conservateur général du Musée d'Orsay ? A quoi sert un musée, aurais-je pu lui répondre ? L'Académie, comme le Musée, née sous le même patronage, celui des Muses, a une triple vocation : préserver la mémoire, assurer la transmission, privilégier la recherche. L'Académie assure parfaitement ces fonctions par cette chaîne qui relie les générations entr'elles et entretient la mémoire de ceux qui nous ont précédés. Le Musée, lui, par sa politique innovante de rénovation, de pédagogie et d'ouverture, n'est plus seulement un conservateur de la mémoire, mais un mode de construction de la mémoire. Je tiens à ce rapprochement entre Académie et Musée, parce qu'il existe entre ces murs et parce que j'ai défendu, quand j'étais engagée dans le mouvement Parents d'Elèves, la cause de l'Education artistique, qu'elle soit enseignée comme discipline à part entière, ou dans le cadre de l'interdisciplinarité. J'admire ces correspondances entre l'histoire, la littérature et les arts, source de ce que nous appelons - encore - la culture, ou une certaine forme de culture. Je crois profondément à leurs vertus dans la formation de l'intelligence et de la sensibilité.

Ces correspondances puisent leur origine dans l'Antiquité, où l'architecture était le support de la pensée : du temple d'Apollon à Delphes, où il était gravé sur ses colonnes, au fronton de la porte de l'Académie, le « Ne Quid Nimis » a traversé le temps et nous invite à la mesure.

Donc : « Satis est : ne sit et hoc nimium » : arrêtons-nous et qu'ici même, il n'y ait rien de trop ».

*

